

Lycée La BRUYERE – VERSAILLES

Épreuves Anticipées de Français du baccalauréat - session 2012

Descriptif des lectures et des activités en Première S(05)

Madame M. MAESTRIPIERI

Objet d'étude : le personnage de roman**Groupement autour de****l'entrée en scène du personnage romanesque, du XVII^e siècle à nos jours****OBJET(S) d'ETUDE et PERSPECTIVE(S) :**

- Le roman et ses personnages : visions de l'homme et du monde.
- Histoire littéraire et culturelle : l'évolution du genre romanesque du XVII^e siècle à nos jours.

PROBLEMATIQUE TRAITEE

En quoi la construction du personnage exprime-t-elle la vision du monde d'un auteur et d'une époque ?

CORPUS des LECTURES ANALYTIQUES :

1. Madame de LAFAYETTE, *La Princesse de Clèves*, incipit « Le portrait de M^{elle} de Chartres » (1678)
2. Denis DIDEROT, *Jacques le Fataliste*, incipit (1778)
3. Honoré de BALZAC, *Le Père Goriot*, excipit (1834)
4. Louis-Ferdinand CELINE, *Voyage au bout de la nuit*, incipit (1932)
5. Michel BUTOR, *La modification*, incipit (1957)

LECTURES COMPLEMENTAIRES et DOCUMENTS :

- *Les Ménines*, Diego VELASQUEZ (1656-57) / *Les Ménines*, Pablo PICASSO (1957).
- *Le déjeuner sur l'herbe*, MANET (1863) / *Le déjeuner sur l'herbe*, PICASSO (1960)
- Incipit de *Manon Lescaut*, Abbé PREVOST (1731)
- Tableau synthétique des occurrences du personnage de Rastignac dans *La Comédie humaine*.
- Incipit de *L'Etranger*, Albert CAMUS (1942)

LECTURE CURSIVE :

Manon Lescaut, Abbé PREVOST (1731)

AUTRES ACTIVITES PROPOSEES A LA CLASSE :

1. Origines et évolution du personnage de roman.
2. Travail sur un sujet écrit d'EAF « Le personnage de roman et l'Histoire » (extrait de la préface de *Cinq Mars* – A. de VIGNY ; la bataille de Waterloo dans *La chartreuse de Parme* – STENDHAL, dans *Les Misérables* – HUGO ; le tableau d'ANDRIEUX *La bataille de Waterloo*)

TRAVAUX PERSONNELS FAITS par le CANDIDAT :

Madame de LAFAYETTE, *La Princesse de Clèves* (1678), première partie« Le portrait de M^{lle} de Chartre »

Il parut alors une beauté à la cour, qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes. Elle était de la même maison que le vidame de Chartres, et une des plus grandes héritières de France. Son père était mort jeune, et l'avait laissée sous la conduite de madame de Chartres, sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avait donné ses soins à l'éducation de sa fille ; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté ; elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner. Madame de Chartres avait une opinion opposée ; elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour ; elle lui montrait ce qu'il a d'agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux ; elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagements ; et elle lui faisait voir, d'un autre côté, quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance. Mais elle lui faisait voir aussi combien il était difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même, et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.

Cette héritière était alors un des grands partis qu'il y eût en France ; et quoiqu'elle fût dans une extrême jeunesse, l'on avait déjà proposé plusieurs mariages. Madame de Chartres, qui était extrêmement glorieuse, ne trouvait presque rien digne de sa fille ; la voyant dans sa seizième année, elle voulut la mener à la cour. Lorsqu'elle arriva, le vidame alla au-devant d'elle ; il fut surpris de la grande beauté de mademoiselle de Chartres, et il en fut surpris avec raison. La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle ; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâce et de charmes.

Le lendemain qu'elle fut arrivée, elle alla pour assortir des pierreries chez un Italien qui en trafiquait par tout le monde. Cet homme était venu de Florence avec la reine, et s'était tellement enrichi dans son trafic, que sa maison paraissait plutôt celle d'un grand seigneur que d'un marchand. Comme elle y était, le prince de Clèves y arriva. Il fut tellement surpris de sa beauté, qu'il ne put cacher sa surprise ; et mademoiselle de Chartres ne put s'empêcher de rougir en voyant l'étonnement qu'elle lui avait donné. Elle se remit néanmoins, sans témoigner d'autre attention aux actions de ce prince que celle que la civilité lui devait donner pour un homme tel qu'il paraissait. Monsieur de Clèves la regardait avec admiration, et il ne pouvait comprendre qui était cette belle personne qu'il ne connaissait point. Il voyait bien par son air, et par tout ce qui était à sa suite, qu'elle devait être d'une grande qualité. Sa jeunesse lui faisait croire que c'était une fille ; mais ne lui voyant point de mère, et l'Italien qui ne la connaissait point l'appelant madame, il ne savait que penser, et il la regardait toujours avec étonnement. Il s'aperçut que ses regards l'embarrassaient, contre l'ordinaire des jeunes personnes qui voient toujours avec plaisir l'effet de leur beauté ; il lui parut même qu'il était cause qu'elle avait de l'impatience de s'en aller, et en effet elle sortit assez promptement. Monsieur de Clèves se consola de la perdre de vue, dans l'espérance de savoir qui elle était ; mais il fut bien surpris quand il sut qu'on ne la connaissait point. Il demeura si touché de sa beauté, et de l'air modeste qu'il avait remarqué dans ses actions, qu'on peut dire qu'il conçut pour elle dès ce moment une passion et une estime extraordinaires. Il alla le soir chez Madame, sœur du roi.

Diderot, *Jacques le fataliste* (1735-1784), incipit

Comment s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde. Comment s'appelaient-ils ? Que vous importe ? D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce que l'on sait où l'on va ? Que disaient-ils ? Le maître ne disait rien; et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut.

5 LE MAÎTRE: C'est un grand mot que cela.

JACQUES: Mon capitaine ajoutait que chaque balle qui partait d'un fusil avait son billet.

LE MAÎTRE: Et il avait raison... Après une courte pause, Jacques s'écria: Que le diable emporte le cabaretier et son cabaret !

LE MAÎTRE: Pourquoi donner au diable son prochain ? Cela n'est pas chrétien.

10 JACQUES: C'est que, tandis que je m'enivre de son mauvais vin, j'oublie de mener nos chevaux à l'abreuvoir. Mon père s'en aperçoit ; il se fâche. Je hoche de la tête; il prend un bâton et m'en frotte un peu durement les épaules. Un régiment passait pour aller au camp devant Fontenoy; de dépit je m'enrôle. Nous arrivons; la bataille se donne.

LE MAÎTRE: Et tu reçois la balle à ton adresse.

15 JACQUES: Vous l'avez deviné; un coup de feu au genou; et Dieu sait les bonnes et mauvaises aventures amenées par ce coup de feu. Elles se tiennent ni plus ni moins que les chaînons d'une gourmette. Sans ce coup de feu, par exemple, je crois que je n'aurais été amoureux de ma vie, ni boiteux.

LE MAÎTRE: Tu as donc été amoureux ?

JACQUES: Si je l'ai été!

20 LE MAÎTRE: Et cela par un coup de feu ?

JACQUES: Par un coup de feu.

LE MAÎTRE: Tu ne m'en as jamais dit un mot.

JACQUES: Je le crois bien.

LE MAÎTRE: Et pourquoi cela ?

25 JACQUES: C'est que cela ne pouvait être dit ni plus tôt ni plus tard.

LE MAÎTRE: Et le moment d'apprendre ces amours est-il venu ?

JACQUES: Qui le sait ?

LE MAÎTRE: A tout hasard, commence toujours...

30 Jacques commença l'histoire de ses amours. C'était l'après-dîner: il faisait un temps lourd; son maître s'endormit. La nuit les surprit au milieu des champs; les voilà fourvoyés. Voilà le maître dans une colère terrible et tombant à grands coups de fouet sur son valet, et le pauvre diable disant à chaque coup : « Celui-là était apparemment encore écrit là-haut... » Vous voyez, lecteur, que je suis en beau chemin, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous faire attendre un an, deux ans, trois ans, le récit des amours de Jacques, en le séparant de son maître et en leur faisant courir à chacun tous les hasards qu'il me plairait.

35 Qu'est-ce qui m'empêcherait de marier le maître et de le faire cocu ? d'embarquer Jacques pour les îles ? d'y conduire son maître ? de les ramener tous les deux en France sur le même vaisseau ? Qu'il est facile de faire des contes ! Mais ils en seront quittes l'un et l'autre pour une mauvaise nuit, et vous pour ce délai.

BALZAC, *Le père Goriot* (1834), excipit« Le déficit de Rastignac à la société »

Les deux prêtres, l'enfant de chœur et le bedeau vinrent et donnèrent tout ce qu'on peut avoir pour soixante-dix francs dans une époque où la religion n'est pas assez riche pour prier gratis. Les gens du clergé chantèrent un psaume, le *Libera*, le *De profundis*. Le service dura vingt minutes. Il n'y avait qu'une seule voiture de deuil pour un prêtre et un enfant de chœur, qui consentirent à recevoir avec eux

5 Eugène et Christophe.

- Il n'y a point de suite, dit le prêtre, nous pourrons aller vite, afin de ne pas nous attarder, il est cinq heures et demie.

Cependant, au moment où le corps fut placé dans le corbillard, deux voitures armoriées, mais vides, celle du comte de Restaud et celle du baron de Nucingen, se présentèrent et suivirent le convoi

10 jusqu'au Père-Lachaise. A six heures, le corps du père Goriot fut descendu dans sa fosse, autour de laquelle étaient les gens de ses filles, qui disparurent avec le clergé aussitôt que fut dite la courte prière due au bonhomme pour l'argent de l'étudiant. Quand les deux fossoyeurs eurent jeté quelques pelletées de terre sur la bière pour la cacher, ils se relevèrent, et l'un d'eux, s'adressant à Rastignac, lui demanda leur pourboire. Eugène fouilla dans sa poche et n'y trouva rien, il fut forcé d'emprunter vingt sous à

15 Christophe. Ce fait, si léger en lui-même, détermina chez Rastignac un accès d'horrible tristesse. Le jour tombait, un humide crépuscule agaçait les nerfs, il regarda la tombe et y ensevelit sa dernière larme de jeune homme, cette larme arrachée par les saintes émotions d'un cœur pur, une de ces larmes qui, de la terre où elles tombent, rejaillissent jusque dans les cieux. Il se croisa les bras, contempla les nuages et, le voyant ainsi, Christophe le quitta.

20 Rastignac, resté seul, fit quelques pas vers le haut du cimetière et vit Paris tortueusement couché le long des deux rives de la Seine, où commençaient à briller les lumières. Ses yeux s'attachèrent presque avidement entre la colonne de la place Vendôme et le dôme des Invalides, là où vivait ce beau monde dans lequel il avait voulu pénétrer. Il lança sur cette ruche bourdonnante un regard qui semblait par avance en pomper le miel, et dit ces mots grandioses : - A nous deux maintenant !

25 Et pour premier acte de défi qu'il portait à la société, Rastignac alla dîner chez madame de Nucingen.

Louis-Ferdinand CELINE, *Voyage au bout de la nuit* (1932), incipit« Moi, j'avais jamais rien dit »

Ça a débuté comme ça. Moi, j'avais jamais rien dit. Rien. C'est Arthur Ganate qui m'a fait parler. Arthur, un étudiant, un carabin lui aussi, un camarade. On se rencontre donc place Clichy. C'était après le déjeuner. Il veut me parler. Je l'écoute. « Restons pas dehors ! qu'il me dit. Rentrons ! » Je rentre avec lui. Voilà. « Cette terrasse, qu'il commence, c'est pour les oeufs à la coque ! Viens par ici ! » Alors, on remarque encore qu'il n'y avait personne dans les rues, à cause de la chaleur ; pas de voitures, rien. Quand il fait très froid, non plus, il n'y a personne dans les rues ; c'est lui, même que je m'en souviens, qui m'avait dit à ce propos : « Les gens de Paris ont l'air toujours d'être occupés, mais en fait, ils se promènent du matin au soir ; la preuve, c'est que lorsqu'il ne fait pas bon à se promener, trop froid ou trop chaud, on ne les voit plus ; ils sont tous dedans à prendre des cafés crème et des bocks. C'est ainsi ! Siècle de vitesse ! qu'ils disent. Où ça ? Grands changements ! qu'ils racontent. Comment ça ? Rien n'est changé en vérité. Ils continuent à s'admirer et c'est tout. Et ça n'est pas nouveau non plus. Des mots, et encore pas beaucoup, même parmi les mots, qui sont changés ! Deux ou trois par-ci, par-là, des petits... » Bien fiers alors d'avoir fait sonner ces vérités utiles, on est demeurés là assis, ravis, à regarder les dames du café.

Après, la conversation est revenue sur le Président Poincaré qui s'en allait inaugurer, justement ce matin-là, une exposition de petits chiens ; et puis, de fil en aiguille, sur Le Temps où c'était écrit. " Tiens, voilà un maître journal, Le Temps ! " qu'il me taquine Arthur Ganate, à ce propos. " Y en a pas deux comme lui pour défendre la race française ! - Elle en a bien besoin la race française, vu qu'elle n'existe pas ! " que j'ai répondu moi pour montrer que j'étais documenté, et du tac au tac.

- Si donc ! qu'il y en a une ! Et une belle de race ! qu'il insistait lui, et même que c'est la plus belle race du monde, et bien cocu qui s'en dédit ! Et puis, le voilà parti à m'engueuler. J'ai tenu ferme bien entendu.

- C'est pas vrai ! La race, ce que t'appelles comme ça, c'est seulement ce grand ramassis de miteux dans mon genre, chassieux, puceux, transis, qui ont échoué ici poursuivis par la faim, la peste, les tumeurs et le froid, venus vaincus des quatre coins du monde. Ils ne pouvaient pas aller plus loin à cause de la mer. C'est ça la France et puis c'est ça les Français.

- Bardamu, qu'il me fait alors gravement et un peu triste, nos pères nous valaient bien, n'en dis pas de mal !...

- T'as raison, Arthur, pour ça t'as raison ! Haineux et dociles, violés, volés, étripés et couillons toujours, ils nous valaient bien ! Tu peux le dire ! Nous ne changeons pas ! Ni de chaussettes, ni de maîtres, ni d'opinions, ou bien si tard, que ça n'en vaut plus la peine. On est nés fidèles, on en crève nous autres ! Soldats gratuits, héros pour tout le monde et singes parlants, mots qui souffrent, on est nous les mignons du Roi Misère. C'est lui qui nous possède ! Quand on est pas sages, il serre... On a ses doigts autour du cou, toujours, ça gêne pour parler, faut faire bien attention si on tient à pouvoir manger... Pour des riens, il vous étrangle... C'est pas une vie...

- Il y a l'amour, Bardamu !

- Arthur, l'amour c'est l'infini mis à la portée des caniches et j'ai ma dignité moi ! que je lui réponds. - Parlons-en de toi ! T'es un anarchiste et puis voilà tout !

Un petit malin, dans tous les cas, vous voyez ça d'ici, et tout ce qu'il y avait d'avancé dans les opinions.

- Tu l'as dit, bouffi, que je suis anarchiste ! Et la preuve la meilleure, c'est que j'ai composé une manière de prière vengeresse et sociale dont tu vas me dire tout de suite des nouvelles : LES AILES EN OR ! C'est le titre !... Et je lui récite alors :

Un Dieu qui compte les minutes et les sous, un Dieu désespéré, sensuel et grognon comme un cochon. Un cochon avec des ailes en or qui retombe partout, le ventre en l'air, prêt aux caresses, c'est lui, c'est notre maître. Embrassons-nous !

- Ton petit morceau ne tient pas devant la vie, j'en suis, moi, pour l'ordre établi et je n'aime pas la politique. Et d'ailleurs le jour où la patrie me demandera de verser mon sang pour elle, elle me trouvera moi bien sûr, et pas fainéant, prêt à le donner.

Voilà ce qu'il m'a répondu.

Michel BUTOR, *La modification* (1957), incipit

Vous avez mis le pied gauche sur la rainure de cuivre, et de votre épaule droite vous essayez en vain de pousser un peu plus le panneau coulissant.

Vous vous introduisez par l'étroite ouverture en vous frottant contre ses bords, puis, votre valise couverte de granuleux cuir sombre couleur d'épaisse bouteille, votre valise assez petite d'homme
5 habitué aux longs voyages, vous l'arrachez par sa poignée collante, avec vos doigts qui se sont échauffés, si peu lourde qu'elle soit, de l'avoir portée jusqu'ici, vous la soulevez et vous sentez vos muscles et vos tendons se dessiner non seulement dans vos phalanges, dans votre paume, votre poignet et votre bras, mais dans votre épaule aussi, dans toute la moitié du dos et dans vos vertèbres depuis votre cou jusqu'aux reins.

10 Non, ce n'est pas seulement l'heure, à peine matinale, qui est responsable de cette faiblesse inhabituelle, c'est déjà l'âge qui cherche à vous convaincre de sa domination sur votre corps, et pourtant, vous venez seulement d'atteindre les quarante-cinq ans.

Vos yeux sont mal ouverts, comme voilés de fumée légère, vos paupières sensibles et mal lubrifiées, vos tempes crispées, à la peau tendue et comme raidie en plis minces, vos cheveux qui se
15 clairsèment et grisonnent, insensiblement pour autrui mais non pour vous, pour Henriette et pour Cécile, ni même pour les enfants désormais, sont un peu hérissés et tout votre corps à l'intérieur de vos habits qui le gênent, le serrent et lui pèsent, est comme baigné, dans son réveil imparfait, d'une eau agitée et gazeuse pleine d'animalcules en suspension.

Si vous êtes entré dans ce compartiment, c'est que le coin couloir face à la marche à votre
20 gauche est libre, cette place même que vous auriez fait demandé par Marnal comme à l'habitude s'il avait été encore temps de retenir, mais non que vous auriez demandé vous-même par téléphone, car il ne fallait pas que quelqu'un sût chez Scabelli que c'était vers Rome que vous vous échappiez pour ces quelques jours.

Un homme à votre droite, son visage à la hauteur de votre coude, assis en face de cette place où
25 vous allez vous installer pour ce voyage, un peu plus jeune que vous, quarante ans tout au plus, plus grand que vous, pâle, aux cheveux plus gris que les vôtres, aux yeux clignotants derrière des verres très grossissants, aux mains longues et agitées, aux ongles rongés et brunis de tabac, aux doigts qui se croisent et se décroisent nerveusement dans l'impatience du départ, selon toute vraisemblance le possesseur de cette serviette noire bourrée de dossiers dont vous apercevez quelques coins colorés qui
30 s'insinuent par une couture défectueuse, et de livres sans doute ennuyeux, reliés, au-dessus de lui comme un emblème, comme une légende qui n'en est pas moins explicative, ou énigmatique, pour être une chose, une possession et non un mot, posée sur le filet de métal aux trous carrés, et appuyée sur la paroi du corridor, cet homme vous dévisage, agacé par votre immobilité, debout, ses pieds gênés par vos pieds.

Objet d'étude : le personnage de roman**Œuvre intégrale : Albert CAMUS, *L'étranger*****OBJET(S) d'ETUDE et PERSPECTIVE(S) :**

- Le roman et ses personnages : visions de l'homme et du monde.
- Histoire littéraire et culturelle : l'évolution du genre romanesque du XVII^e siècle à nos jours.

PROBLEMATIQUE TRAITEE*En quoi le personnage de Meursault est-il révélateur d'une relation de l'homme au monde ?***CORPUS des LECTURES ANALYTIQUES :**

1. Incipit ; de « *Aujourd'hui maman est morte* » à « *J'ai dit "oui" pour n'avoir plus à parler* »
2. Le meurtre de l'Arabe ; de « *Au bout d'un moment je suis retourné vers la plage* » à « *Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur.* »
3. La plaidoirie de l'avocat ; de « *L'après-midi, les grands ventilateurs brassaient toujours l'air épais de la salle* » à « *parce que j'étais trop fatigué* »
4. L'épilogue ; de « *Lui parti, j'ai retrouvé le calme.* » à la fin de l'œuvre « *qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.* »

LECTURES COMPLEMENTAIRES et DOCUMENTS :

- CAMUS, *Le mythe de Sisyphe*
- STENDHAL, *Le Rouge et le Noir*, « Le jugement de Julien » ((Partie II, chapitre 41), de « *Messieurs les jurés* » à « *Madame Derville jeta un cri et s'évanouit.* »

LECTURES PERSONNELLES CONSEILLEES :

- CAMUS, *La mort heureuse* ; *Caligula* ; *Le mythe de Sisyphe*
- SARTRE, *La nausée*
- KAFKA, *Le procès*

AUTRES ACTIVITES PROPOSEES A LA CLASSE :

1. Commentaire composé en DM sur l'enterrement de la mère ; de « *Nous nous sommes mis en marche* » à « *Quelques gouttes de sueur perlaient sur son front, mais il ne les essuyait pas.* »
2. Histoire des Arts : le théâtre de l'absurde : *La cantatrice chauve* de IONESCO mise en scène de LAGARCE (1991 ; reprise au théâtre de l'Athénée à Paris en 2007)
3. Travail sur un sujet écrit d'EAF « Absurde en tous genres » :
 - Albert CAMUS, *L'Etranger*, « Salamano et son chien », 1942.
(de « *En montant, dans l'escalier noir, j'ai heurté le vieux Salamano, mon voisin de palier* » à « *Puis il est parti en tirant la bête qui se laissait traîner sur ses quatre pattes, et gémissait.* »)
 - Albert CAMUS, *Le mythe de Sisyphe*, « Les murs absurdes », 1952.
(de « *Savoir si l'homme est libre ne m'intéresse pas* » à « *il se conformait aux exigences d'un but à atteindre et devenait esclave de sa liberté.* »)
 - Samuel BECKETT, *En attendant Godot*, « Lucky fait le chien », 1952.
(de « *POZZO (d'un geste large). - Ne parlons plus de ça.* » à « *Lucky ploie lentement, jusqu'à ce que la valise frôle le sol, se redresse brusquement, recommence à ployer* »)
 - Roland TOPOR, *Rire panique*, 1986. (œuvre picturale)
4. Evaluation sur un sujet écrit d'EAF « Quelle conception du personnage de roman ? » :
 - Albert CAMUS, *L'Etranger*, « le crucifix du juge », 1942.
(de « *Brusquement il s'est levé...* » à « *Il est retombé sur son fauteuil* »)
 - Alain ROBBE-GRILLET, *Pour un nouveau roman*, « Sur quelques notions périmées – Le personnage » (1963)

ETUDES d'ENSEMBLE sur l'ŒUVRE :

- Le personnage de Meursault : en quoi est-il « l'étranger » ?
- L'engagement intellectuel de Camus à travers ses théories philosophiques.
- Roman autobiographique, roman dialogué : la difficulté du genre.

TRAVAUX PERSONNELS FAITS par le CANDIDAT :

Objet d'étude : le texte de théâtre et sa représentation du XVII^e à nos jours**Œuvre intégrale :****Pierre-Augustin Caron de BEAUMARCHAIS, *La folle journée* ou *Le mariage de Figaro* (1784)****OBJETS d'ETUDE :**

- Le théâtre : texte et représentation.
- L'argumentation : convaincre, persuader, délibérer.
- Un mouvement littéraire et culturel du XVIII^e siècle : l'héritage des Lumières à la fin du siècle.

PROBLEMATIQUE TRAITEE :

Comment les diverses composantes de la mise en scène parviennent-elles à donner sens au texte de théâtre et à en révéler les virtualités qui n'apparaissent pas toujours à la seule lecture ?

CORPUS des LECTURES ANALYTIQUES :

1. Acte I, scène 1 en entier.
2. Acte II, scène 2 en entier.
3. Acte III, scène 5 en entier.
4. Acte V, scène 3, le monologue de Figaro en entier.

LECTURES COMPLEMENTAIRES et DOCUMENTS :

- Etude comparative entre la romance de Chérubin dans la pièce de Beaumarchais (II-4) et le morceau « Voi che sapete » de Mozart dans son opéra : *Les noces de Figaro*
- BEAUMARCHAIS, *Le Barbier de Séville*, acte I scène 2

LECTURES PERSONNELLES CONSEILLEES :

- Les deux autres pièces du triptyque :
 - BEAUMARCHAIS, *Le barbier de Séville* ;
 - BEAUMARCHAIS, *La mère coupable*
- Odön Von HORVATH, *Figaro divorce*
- MARIVAUX, *L'île aux esclaves*

AUTRES ACTIVITES PROPOSEES A LA CLASSE :

- Représentation de la pièce au théâtre de la Commune à Aubervilliers
 - Séance de préparation : lundi 05 décembre, 14h20 – 15h20
 - Représentation : jeudi 08 décembre 14h (durée 1h20)
 - Rencontre : jeudi 08 décembre 16h (durée environ 30min)
- Etude Histoire des arts : *La conversation espagnole*, de Van Loo.
- Devoir maison : dissertation « Un critique littéraire affirme : « *La littérature du XVIII^e n'est plus un art, c'est un moyen ; elle devient arme pour l'esprit humain qu'elle s'était jusque là contentée d'instruire et d'amuser.* » Cette définition vous semble-t-elle convenir à la comédie que vous avez étudiée ? »

ETUDES d'ENSEMBLE de l'OEUVRE :

- La vie de Beaumarchais en lien avec son œuvre.
- Etude d'ensemble I : « Tableau comparatif de La trilogie Almaviva »
- Etude d'ensemble II : « Dramaturgie et structure de la pièce : espace et temps ; personnages. »
- étude de la construction de la comédie, étude des personnages, de la distribution des rôles, du discours théâtral, de l'occupation de l'espace et du temps ; étude de la mise en scène pensée par Beaumarchais, des intrigues et de leur déroulement.

TRAVAUX PERSONNELS FAITS par le CANDIDAT :

Objet d'étude : le texte de théâtre et sa représentation du XVII^e à nos jours**Groupement de textes*****La relation maître - valet*****OBJET(S) d'ETUDE et PERSPECTIVE(S) :**

- Le théâtre : texte et représentation.

PROBLEMATIQUE TRAITEE

Comment la relation maître-valet est-elle traitée au théâtre suivant les époques, les auteurs ?

CORPUS des LECTURES ANALYTIQUES :

- Racine, *Phèdre*, IV-6 (de « *Phèdre : – Il s'aimeront toujours* » à la fin de la scène)
- Marivaux, *L'île aux esclaves*, scène III (en entier)
- Hugo, *Ruy Blas*, III-5 (de « *Don Salluste : – Ah ça, mais vous rêvez !* » à la fin de la scène)

LECTURES COMPLEMENTAIRES et DOCUMENTS :

- Plaute, *Amphitryon* (scène de la confrontation Sosie – Mercure devant la porte d'Alcmene)
- Molière, *Don Juan*, I-2
- Tableau d'Alexandre CABANEL, *Phèdre*, 1880

LECTURES PERSONNELLES CONSEILLEES :

- RACINE, *Phèdre*

AUTRES ACTIVITES PROPOSEES A LA CLASSE :

- Mise au point sur l'Histoire littéraire :
 - Le théâtre pendant l'Antiquité
 - Le théâtre et la tragédie classique
 - La comédie au XVII^e
 - Le drame romantique
- Etude de textes théoriques sur le théâtre
 - Constantin STANISLAVSKI, *La formation de l'acteur*, « L'acteur ne construit pas son rôle avec la première chose qui lui tombe sous la main » (1958)
 - Denis DIDEROT, *Paradoxe sur le comédien*, « Si le comédien était sensible et de bonne foi » 1830)
 - Antoine VITEZ, *Le théâtre des idées*, « Du metteur en scène » (1991)
 - Eugène IONESCO, *Notes et contre-notes*, « Revenir à l'insoutenable » (1962)
 - Anne UBERSFELD, *Le théâtre*, « Le texte et la scène »
 - Antonin ARTAUD, *Le théâtre et son double*, « Sur le théâtre balinais », « Théâtre oriental et théâtre occidental ». (1938)
 - Ariane MNOUCHKINE, *L'art du présent* (2005)
- Sujet type bac sur la question de l'incomplétude textuelle par rapport à la représentation de la pièce.
 - Victor HUGO, *Ruy Blas*, acte V – scène 3. (1838)
 - Alfred de MUSSET, *On ne badine pas avec l'amour*, acte II – scène 5. (1834)
 - Anton TCHEKHOV, *La Cerisaie*, acte I – scène 1. (1904)
 - Antonin ARTAUD, *Le théâtre et son double*. (1938)

TRAVAUX PERSONNELS FAITS par le CANDIDAT :

RACINE, *Phèdre* (1677)**Acte IV, scène 6***Phèdre, Oenone***PHÈDRE**

Ils s'aimeront toujours.

Au moment que je parle, ah ! mortelle pensée !

Ils bravent la fureur d'une amante insensée.

- 5 Malgré ce même exil qui va les écarter,
Ils font mille serments de ne se point quitter.
Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage,
Oenone. Prends pitié de ma jalouse rage.
Il faut perdre Aricie. Il faut de mon époux
- 10 Contre un sang odieux réveiller les courroux.
Qu'il ne se borne pas à des peines légères :
Le crime de la sœur passe celui des frères.
Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
Que fais-je ? Où ma raison va-t-elle s'égarer ?
- 15 Moi jalouse ! Et Thésée est celui que j'implore !
Mon époux est vivant, et moi je brûle encore !
Pour qui ? Quel est le cœur où prétendent mes vœux ?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure.
- 20 Je respire à la fois l'inceste et l'imposture.
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable ! et je vis ? et je soutiens la vue
De ce sacré Soleil dont je suis descendue ?
- 25 J'ai pour aïeul le père et le maître des Dieux ;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux.
Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? Mon père y tient l'urne fatale ;
Le Sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains :
- 30 Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers !
- 35 Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible ?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible,
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne. Un Dieu cruel a perdu ta famille :
- 40 Reconnaiss sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.
Jusqu'au dernier soupir, de malheurs poursuivie,
Je rends dans les tourments une pénible vie.

45 OENONE,

Hé ! repoussez, Madame, une injuste terreur.

Regardez d'un autre oeil une excusable erreur.

Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée.

Par un charme fatal vous fûtes entraînée.

- 50 Est-ce donc un prodige inouï parmi nous ?
L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous ?
La faiblesse aux humains n'est que trop naturelle.
Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.
Vous vous plaignez d'un joug imposé dès longtemps :
- 55 Les Dieux même, les Dieux, de l'Olympe habitants,
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

PHÈDRE

Qu'entends-je ! Quels conseils ose-t-on me donner ?

- 60 Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner.
Malheureuse ! Voilà comme tu m'as perdue.
Au jour que je fuyais c'est toi qui m'as rendue.
Tes prières m'ont fait oublier mon devoir.
J'évitais Hippolyte, et tu me l'as fait voir.
- 65 De quoi te chargeais-tu ? Pourquoi ta bouche impie
A-t-elle, en l'accusant, osé noircir sa vie ?
Il en mourra peut-être, et d'un père insensé
Le sacrilège vœu peut-être est exaucé.
Je ne t'écoute plus. Va-t-en, monstre exécrable,
- 70 Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste ciel dignement te payer ;
Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,
Des princes malheureux nourrissent les faiblesses,
- 75 Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime aplanir le chemin ;
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste !

OENONE, seule

- 80 Ah, Dieux ! pour la servir j'ai tout fait, tout quitté ;
Et j'en reçois ce prix ? Je l'ai bien mérité.

MARIVAUX, *L'île aux esclaves* (1725)

Scène 3

Trivelin, Cléanthis, esclave, Euphrosine, sa maîtresse.

TRIVELIN - Ah çà! ma compatriote - car je regarde désormais notre île comme votre patrie - , dites-moi aussi votre nom.

CLÉANTHIS, *saluant* - Je m'appelle Cléanthis; et elle, Euphrosine.

TRIVELIN - Cléanthis? passe pour cela.

5 CLÉANTHIS - J'ai aussi des surnoms; vous plaît-il de les savoir?

TRIVELIN - Oui-da. Et quels sont-ils?

CLÉANTHIS - J'en ai une liste : Sotte, Ridicule, Bête, Butorde, Imbécile, *et cætera*.

EUPHROSINE, *en soupirant* - Impertinente que vous êtes!

CLÉANTHIS - Tenez, tenez, en voilà encore un que j'oubliais.

10 TRIVELIN - Effectivement, elle vous prend sur le fait. Dans votre pays, Euphrosine, on a bientôt dit des injures à ceux à qui l'on en peut dire impunément.

EUPHROSINE - Hélas! que voulez-vous que je lui réponde, dans l'étrange aventure où je me trouve?

CLÉANTHIS - Oh! dame, il n'est plus si aisé de me répondre. Autrefois il n'y avait rien de si
15 commode; on n'avait affaire qu'à de pauvres gens : fallait-il tant de cérémonies? "Faites cela, je le veux; taisez-vous, sotte..." Voilà qui était fini. Mais à présent, il faut parler raison; c'est un langage étranger pour Madame; elle l'apprendra avec le temps; il faut se donner patience : je ferai de mon mieux pour l'avancer.

TRIVELIN, à *Cléanthis* - Modérez-vous, Euphrosine. (*A Euphrosine.*) Et vous, Cléanthis, ne
20 vous abandonnez point à votre douleur. Je ne puis changer nos lois ni vous en affranchir : je vous ai montré combien elles étaient louables et salutaires pour vous.

CLÉANTHIS - Hum! Elle me trompera bien si elle amende.

TRIVELIN - Mais comme vous êtes d'un sexe naturellement assez faible, et que par là vous
25 avez dû céder plus facilement qu'un homme aux exemples de hauteur, de mépris et de dureté qu'on vous a donnés chez vous contre leurs pareils, tout ce que je puis faire pour vous, c'est de prier Euphrosine de peser avec bonté les torts que vous avez avec elle, afin de les peser avec justice.

CLÉANTHIS - Oh! tenez, tout cela est trop savant pour moi, je n'y comprends rien; j'irai le grand chemin, je pèserai comme elle pesait; ce qui viendra, nous le prendrons.

30 TRIVELIN - Doucement, point de vengeance.

CLÉANTHIS - Mais, notre bon ami, au bout du compte, vous parlez de son sexe; elle a le défaut d'être faible, je lui en offre autant; je n'ai pas la vertu d'être forte. S'il faut que j'excuse toutes ses mauvaises manières à mon égard, il faudra donc qu'elle excuse aussi la rancune que j'en ai contre elle; car je suis femme autant qu'elle, moi. Voyons, qui est-ce qui
35 décidera? Ne suis-je pas la maîtresse une fois? Eh bien, qu'elle commence toujours par excuser ma rancune; et puis, moi, je lui pardonnerai, quand je pourrai, ce qu'elle m'a fait : qu'elle attende!

EUPHROSINE, à *Trivelin* - Quels discours! Faut-il que vous m'exposiez à les entendre?

CLÉANTHIS - Souffrez-les, Madame, c'est le fruit de vos œuvres.

40 TRIVELIN - Allons, Euphrosine, modérez-vous!

CLÉANTHIS - Que voulez-vous que je vous dise? quand on a de la colère, il n'y a rien de tel pour la passer, que de la contenter un peu, voyez-vous! Quand je l'aurai querellée à mon aise une douzaine de fois seulement, elle en sera quitte; mais il me faut cela.

TRIVELIN, à *part*, à *Euphrosine* - Il faut que ceci ait son cours; mais consolez-vous, cela
45 finira plus tôt que vous ne pensez. (*A Cléanthis.*) J'espère, Euphrosine, que vous perdrez votre ressentiment, et je vous y exhorte en ami. Venons maintenant à l'examen de son caractère : il est nécessaire que vous m'en donniez un portrait, qui se doit faire devant la personne qu'on peint, qu'elle se connaisse, qu'elle rougisse de ses ridicules, si elle en a, et qu'elle se corrige. Nous avons là de bonnes intentions, comme vous voyez. Allons,
50 commençons.

CLÉANTHIS - Oh! que cela est bien inventé! Allons, me voilà prête; interrogez-moi, je suis dans mon fort.

EUPHROSINE, *doucement* - Je vous prie, Monsieur, que je me retire, et que je n'entende point ce qu'elle va dire.

55 TRIVELIN - Hélas! ma chère dame, cela n'est fait que pour vous; il faut que vous soyez présente.

CLÉANTHIS - Restez, restez; un peu de honte est bientôt passé.

TRIVELIN - Vaine, minaudière et coquette, voilà d'abord à peu près sur quoi je vais vous interroger au hasard. Cela la regarde-t-il?

60 CLÉANTHIS - Vaine, minaudière et coquette, si cela la regarde? Eh! voilà ma chère maîtresse; cela lui ressemble comme son visage.

EUPHROSINE - N'en voilà-t-il pas assez, Monsieur?

TRIVELIN - Ah! je vous félicite du petit embarras que cela vous donne; vous sentez, c'est bon signe, et j'en augure bien pour l'avenir : mais ce ne sont encore là que les grands traits; 65 détaillons un peu cela. En quoi donc, par exemple, lui trouvez-vous les défauts dont nous parlons?

CLÉANTHIS - En quoi? partout, à toute heure, en tous lieux; je vous ai dit de m'interroger; mais par où commencer? je n'en sais rien, et je m'y perds. Il y a tant de choses, j'en ai tant vu, tant remarqué de toutes les espèces, que cela se brouille. Madame se tait, Madame 70 parle; elle regarde, elle est triste, elle est gaie : silence, discours, regards, tristesse et joie, c'est tout un, il n'y a que la couleur de différente; c'est vanité muette, contente ou fâchée; c'est coquetterie babillarde, jalouse ou curieuse; c'est Madame, toujours vaine ou coquette, l'un après l'autre, ou tous les deux à la fois : voilà ce que c'est, voilà par où je débute; rien que cela.

75 EUPHROSINE - Je n'y saurais tenir.

TRIVELIN - Attendez donc, ce n'est qu'un début.

CLÉANTHIS - Madame se lève; a-t-elle bien dormi, le sommeil l'a-t-il rendue belle, se sent-elle du vif, du semillant dans les yeux? vite, sur les armes; la journée sera glorieuse. "Qu'on m'habille!" Madame verra du monde aujourd'hui; elle ira aux spectacles, aux promenades, 80 aux assemblées; son visage peut se manifester, peut soutenir le grand jour, il fera plaisir à voir, il n'y a qu'à le promener hardiment, il est en état, il n'y a rien à craindre.

TRIVELIN, à *Euphrosine* - Elle développe assez bien cela.

CLÉANTHIS - Madame, au contraire, a-t-elle mal reposé? "Ah! qu'on m'apporte un miroir; comme me voilà faite! que je suis mal bâtie!" Cependant on se mire, on éprouve son visage 85 de toutes les façons, rien ne réussit; des yeux battus, un teint fatigué; voilà qui est fini, il faut envelopper ce visage-là, nous n'aurons que du négligé, Madame ne verra personne aujourd'hui, pas même le jour, si elle peut; du moins fera-t-il sombre dans la chambre. Cependant, il vient compagnie, on entre : que va-t-on penser du visage de Madame? on croira qu'elle enlaidit : donnera-t-elle ce plaisir-là à ses bonnes amies? Non, il y a remède à 90 tout : vous allez voir. "Comment vous portez-vous, Madame? - Très mal, Madame; j'ai perdu le sommeil; il y a huit jours que je n'ai fermé l'œil; je n'ose pas me montrer, je fais peur." Et cela veut dire : Messieurs, figurez-vous que ce n'est point moi, au moins; ne me regardez pas, remettez à me voir; ne me jugez pas aujourd'hui; attendez que j'aie dormi. J'entendais tout cela, car nous autres esclaves, nous sommes doués contre nos maîtres d'une 95 pénétration!... Oh! ce sont de pauvres gens pour nous.

TRIVELIN, à *Euphrosine* - Courage, Madame; profitez de cette peinture-là, car elle me paraît fidèle.

EUPHROSINE - Je ne sais où j'en suis.

CLÉANTHIS - Vous en êtes aux deux tiers; et j'achèverai, pourvu que cela ne vous ennuie 100 pas.

TRIVELIN - Achevez, achevez; Madame soutiendra bien le reste.

CLÉANTHIS - Vous souvenez-vous d'un soir où vous étiez avec ce cavalier si bien fait? J'étais dans la chambre; vous vous entreteniez bas; mais j'ai l'oreille fine : vous vouliez lui plaire sans faire semblant de rien; vous parliez d'une femme qu'il voyait souvent. "Cette 105 femme-là est aimable, disiez-vous; elle a les yeux petits, mais très doux"; et là-dessus vous ouvriez les vôtres, vous vous donniez des tons, des gestes de tête, de petites contorsions, des vivacités. Je riais. Vous réussîtes pourtant, le cavalier s'y prit; il vous offrit son cœur. "A moi? lui dites-vous. - Oui, Madame, à vous-même, à tout ce qu'il y a de plus aimable au monde. - Continuez, folâtre, continuez", dites-vous, en ôtant vos gants sous prétexte de 110 m'en demander d'autres. Mais vous avez la main belle; il la vit, il la prit, il la baisa; cela anima sa déclaration; et c'était là les gants que vous demandiez. Eh bien! y suis-je?

TRIVELIN, à *Euphrosine* - En vérité, elle a raison.

CLÉANTHIS - Ecoutez, écoutez, voici le plus plaisant. Un jour qu'elle pouvait m'entendre, et qu'elle croyait que je ne m'en doutais pas, je parlais d'elle, et je dis : "Oh! pour cela il faut 115 l'avouer, Madame est une des plus belles femmes du monde." Que de bontés, pendant huit jours, ce petit mot-là ne me valut-il pas! J'essayai en pareille occasion de dire que Madame était une femme très raisonnable : oh! je n'eus rien, cela ne prit point, et c'était bien fait, car je la flattais.

EUPHROSINE - Monsieur, je ne resterai point, ou l'on me fera rester par force; je ne puis 120 en souffrir davantage.

TRIVELIN - En voilà donc assez pour à présent.

CLÉANTHIS - J'allais parler des vapeurs de mignardises auxquelles Madame est sujette à la moindre odeur. Elle ne sait pas qu'un jour je mis à son insu des fleurs dans la ruelle de son lit pour voir ce qu'il en serait. J'attendais une vapeur, elle est encore à venir. Le 125 lendemain, en compagnie, une rose parut, crac! la vapeur arrive.

TRIVELIN - Cela suffit, Euphrosine; promenez-vous un moment à quelques pas de nous, parce que j'ai quelque chose à lui dire : elle ira vous rejoindre ensuite.

CLÉANTHIS, *s'en allant* - Recommandez-lui d'être docile au moins. Adieu, notre bon ami, je vous ai diverti, j'en suis bien aise. Une autre fois je vous dirai comme quoi Madame 130 s'abstient souvent de mettre de beaux habits, pour en mettre un négligé qui lui marque tendrement la taille. C'est encore une finesse que cet habit-là; on dirait qu'une femme qui le met ne se soucie pas de paraître, mais à d'autres! on s'y ramasse dans un corset appétissant, on y montre sa bonne façon naturelle; on y dit aux gens: "Regardez mes grâces, elles sont à moi, celles-là"; et d'un autre côté on veut leur dire aussi: "Voyez comme 135 je m'habille, quelle simplicité! il n'y a point de coquetterie dans mon fait."

TRIVELIN - Mais je vous ai priée de nous laisser.

CLÉANTHIS - Je sors, et tantôt nous reprendrons le discours, qui sera fort divertissant; car vous verrez aussi comme quoi Madame entre dans une loge au spectacle, avec quelle emphase, avec quel air imposant, quoique d'un air distrait et sans y penser; car c'est la 140 belle éducation qui donne cet orgueil-là. Vous verrez comme dans la loge on y jette un regard indifférent et dédaigneux sur des femmes qui sont à côté, et qu'on ne connaît pas. Bonjour, notre bon ami, je vais à notre auberge.

HUGO, *Ruy Blas* (1838) ; Acte III – Scène 5*Don Salluste ; Ruy Blas***Don Salluste,**

1 Ah ça, mais-vous rêvez !
 Vraiment ! Vous vous prenez au sérieux, mon maître.
 C'est bouffon. Vers un but que seul je dois connaître,
 But plus heureux pour vous que vous ne le pensez,
 5 J'avance. Tenez-vous tranquille. Obéissez.
 Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète,
 Je veux votre bonheur. Marchez, la chose est faite.
 Puis, grand'chose après tout que des chagrins d'amour !
 Nous passons tous par là. C'est l'affaire d'un jour.
 10 Savez-vous qu'il s'agit du destin d'un empire ?
 Qu'est le vôtre à côté ? Je veux bien tout vous dire,
 Mais ayez le bon sens de comprendre aussi, vous.
 Soyez de votre état. Je suis très bon, très doux,
 Mais, que diable ! Un laquais, d'argile humble ou choisie,
 15 N'est qu'un vase où je veux verser ma fantaisie.
 De vous autres, mon cher, on fait tout ce qu'on veut.
 Votre maître, selon le dessein qui l'émeut,
 À son gré vous déguise, à son gré vous démasque.
 Je vous ai fait seigneur. C'est un rôle fantasque,
 20 – Pour l'instant. – Vous avez l'habillement complet.
 Mais, ne l'oubliez pas, vous êtes mon valet.
 Vous courtisez la reine ici par aventure,
 Comme vous monteriez derrière ma voiture.
 Soyez donc raisonnable.

25 **Ruy Blas.**, *qui l'a écouté avec égarement et comme ne pouvant en croire ses oreilles.*

Ô mon Dieu ! – Dieu clément !
 Dieu juste ! De quel crime est-ce le châtement ?
 Qu'est-ce donc que j'ai fait ? Vous êtes notre père,
 30 Et vous ne voulez pas qu'un homme désespère !
 Voilà donc où j'en suis ! – et, volontairement,
 Et sans tort de ma part, – pour voir, – uniquement
 Pour voir agoniser une pauvre victime,
 Monseigneur, vous m'avez plongé dans cet abîme !
 35 Tordre un malheureux cœur plein d'amour et de foi,
 Afin d'en exprimer la vengeance pour soi !
Se parlant à lui-même.
 Car c'est une vengeance ! Oui, la chose est certaine !
 Et je devine bien que c'est contre la reine !
 40 Qu'est-ce que je vais faire ? Aller lui dire tout ?
 Ciel ! Devenir pour elle un objet de dégoût
 Et d'horreur ! Un crispin, un fourbe à double face !
 Un effronté coquin qu'on bâtonne et qu'on chasse !
 Jamais ! – Je deviens fou, ma raison se confond !
Une pause. Il rêve.

45 Ô mon Dieu ! Voilà donc les choses qui se font !
 Bâti une machine effroyable dans l'ombre,
 L'armer hideusement de rouages sans nombre,
 Puis, sous la meule, afin de voir comment elle est,
 50 Jeter une livrée, une chose, un valet,
 Puis la faire mouvoir, et soudain sous la roue
 Voir sortir des lambeaux teints de sang et de boue,
 Une tête brisée, un cœur tiède et fumant,
 Et ne pas frissonner alors qu'en ce moment
 55 On reconnaît, malgré le mot dont on le nomme,
 Que ce laquais était l'enveloppe d'un homme !

Se tournant vers don Salluste.

Mais il est temps encore ! Oh ! Monseigneur, vraiment,
 L'horrible roue encor n'est pas en mouvement !

60 *Il se jette à ses pieds.*

Ayez pitié de moi ! Grâce ! Ayez pitié d'elle !
 Vous savez que je suis un serviteur fidèle.
 Vous l'avez dit souvent. Voyez ! Je me soumets !
 Grâce !

Don Salluste,

65 Cet homme-là ne comprendra jamais.
 C'est impatientant !

Ruy Blas, *se traînant à ses pieds.*
 Grâce !

Don Salluste,

Abrégeons, mon maître.

70 *Il se tourne vers la fenêtre.*

Gageons que vous avez mal fermé la fenêtre.
 Il vient un froid par là !

*Il va à la croisée et la ferme.***Ruy Blas**, *se relevant.*

75 Ho ! C'est trop ! À présent
 Je suis duc d'Olmédo, ministre tout-puissant !
 Je relève le front sous le pied qui m'écrase.

Don Salluste.

Comment dit-il cela ? Répétez donc la phrase.

Ruy Blas duc d'Olmedo ? Vos yeux ont un bandeau.

80 Ce n'est que sur Bazan qu'on a mis Olmedo.

Ruy Blas.

Je vous fais arrêter.

Don Salluste,

Je dirai qui vous êtes.

Ruy Blas, *exaspéré.*

Mais...

Don Salluste,

85 Vous m'accuserez ? J'ai risqué nos deux têtes.
 C'est prévu. Vous prenez trop tôt l'air triomphant.

Ruy Blas.

Je nierai tout !

Don Salluste,

Allons ! Vous êtes un enfant.

Ruy Blas.

Vous n'avez pas de preuve !

Don Salluste,

90 Et vous pas de mémoire.

Je fais ce que je dis, et vous pouvez m'en croire.
 Vous n'êtes que le gant, et moi je suis la main.

Bas et se rapprochant de Ruy Blas.

Si tu n'obéis pas, si tu n'es pas demain

95 Chez toi, pour préparer ce qu'il faut que je fasse,
 Si tu dis un seul mot de tout ce qui se passe,
 Si tes yeux, si ton geste en laissent rien percer,
 Celle pour qui tu crains, d'abord, pour commencer,
 Par ta folle aventure, en cent lieux répandue,
 100 Sera publiquement diffamée et perdue.

Puis elle recevra, ceci n'a rien d'obscur,

Sous cachet, un papier, que je garde en lieu sûr,

Écrit, te souvient-il avec quelle écriture ?

Signé, tu dois savoir de quelle signature ?

105 Voici ce que ses yeux y liront : " Moi, Ruy Blas,
 " Laquais de monseigneur le marquis de Finlas,
 " En toute occasion, ou secrète ou publique,
 " M'engage à le servir comme un bon domestique. "

Ruy Blas, *brisé et d'une voix éteinte.*

110 Il suffit. – je ferai, monsieur, ce qu'il vous plaît.

La porte du fond s'ouvre. On voit rentrer les conseillers du conseil privé.

*Don Salluste s'enveloppe vivement de son manteau.***Don Salluste**, *bas.*

115 On vient.

Il salue profondément Ruy Blas. Haut.

Monsieur le duc, je suis votre valet.

Il sort.

